



HAL
open science

Énonciation et pragmatique du discours littéraire

Anna Jaubert

► **To cite this version:**

Anna Jaubert. Énonciation et pragmatique du discours littéraire. Poétique de la syntaxe, rythmiques de la langue, Hommages à Michèle Biraud, dirs R. Faure et A. Zucker, 2017. hal-02078848

HAL Id: hal-02078848

<https://hal.science/hal-02078848>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Énonciation et pragmatique du discours littéraire

Anna Jaubert, BCL 7320

En quoi les théories de l'énonciation et la pragmatique, qui se propose de théoriser la dimension active et interactive du langage, ont-elles partie liée et comment peuvent-elles redynamiser l'analyse des textes ? Les lignes qui suivent esquisseront le tracé d'une convergence et d'une continuité d'intérêts qui sous-tendent les approches dites énonciativo-pragmatiques, ou pragma-énonciatives. En fait l'ordre opératoire de la première formule me paraît préférable, il épouse l'idée d'une *appropriation énonciative* comme charnière entre la langue et les enjeux du discours. Du discours « ordinaire », certes, mais aussi du discours littéraire, pragmatisé selon des modalités qui lui sont propres et dont l'énonciation précisément peut rendre compte¹.

1. Le tournant de 1970. Le sens de l'énonciation

Au début du XXe siècle, dans les années trente, plusieurs linguistes (parmi lesquels Damourette et Pichon, Bally, Guillaume...) inscrivent dans leur approche du langage l'espace de la subjectivité, mais c'est en 1970 qu'Emile Benveniste aborde frontalement la question de l'introduction de l'homme dans la langue au moyen d'un « appareil formel de l'énonciation »². L'article donne une définition claire de la notion : « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » et décrit sa principale caractéristique : « l'accentuation de la relation discursive au partenaire, que celui-ci soit réel ou imaginé, individuel ou collectif ». Ce trait souligne le lien entre la mise en fonctionnement du langage et son caractère profondément *interactif*, il fraie le chemin d'une analyse pragmatique.

¹ Le parti pris énonciatif des analyses de Michèle Biraud démontre avec vigueur cette convergence d'intérêts : je pense notamment à son réexamen convaincant de l'apparente incohérence des « citations homériques de Nicératos au chapitre IV du *Banquet* de Xénophon » et à leur interprétation pragmatique dans le contexte mondain qui est le leur (2005 : 99-111). Signalons également, et entre autres encore, l'analyse en termes illocutoires des interjections (2004 : 44-49), ainsi que ses travaux sur la tension dialogique du connecteur *empès* (2007 : 53-82, 2008 : 249-276).

² *Langage* n° 17, p. 12-18.

De fait l'article évoqué tombait au bon moment, et son retentissement n'est pas étranger à sa rencontre historique avec le développement de la pragmatique linguistique, rencontre qui a, par une sorte de légitimation rétroactive, conforté et orienté les théories françaises de l'énonciation. Le recentrement de la linguistique sur les mécanismes de production des énoncés correspond à la conscience d'une nécessité : pour comprendre le langage, il faut comprendre le discours qui l'actualise ; pour comprendre le discours il faut considérer non seulement les rapports entre les différents segments de l'énoncé, qui sont des phénomènes syntaxiques, mais les rapports qu'ils entretiennent avec leur producteur, leur destinataire, et le référent. On entend ici l'axiome de Strawson publié en 1970 également, dans le même volume de *Langages* (n° 17 : 19-33) :

Nous ne pouvons comprendre le langage comme le théoricien vise à le faire, si nous ne comprenons pas le discours. Nous ne pouvons espérer comprendre le discours si nous ne tenons pas compte du but de la communication.

Introduire l'homme dans la langue, et le sujet dans ses énoncés, pose naturellement la question de ce qu'il y fait, et l'on note là encore une concomitance avec la traduction du célèbre *How to do things with words* d'Austin, paru en 1962 aux Presses universitaires d'Oxford, et publié en français sous le titre *Quand dire c'est faire* précisément aussi en 1970. Quant à l'autre ouvrage fondateur, les *Speech Acts* du philosophe américain J.R. Searle, paru en 1969, il est publié en français sous le titre *Les Actes de langage* en 1972 chez Hermann. Le moment est donc bien repérable dans l'histoire de la linguistique.

Sur le fond, au-delà de ce que révèle son « appareil formel », *le sens de l'énonciation*, c'est celui d'une *parole dans son contexte de production*. Un énoncé aussi paradoxal que « La Guerre de Troie n'aura pas lieu », avec sa prédiction négative qui contredit ce qui est coulé dans le marbre du mythe, construit son sens d'acte de langage sur ce paradoxe même, produit dans un contexte énonciatif particulier. Sachant qu'il s'agit du titre d'une pièce de Giraudoux, jouée en 1935, je l'analyse ainsi : comme titre, il renvoie par référence interne au contenu de la pièce, aux efforts déployés par Hector et le clan pacifiste pour éviter le conflit ; par référence externe, il fait écho aux illusions et à l'inefficacité des démocraties face aux menées belliqueuses de l'Allemagne (Giraudoux, diplomate, était bien placé pour s'en rendre compte). La formule du coup ressemble aux slogans qui se voudraient auto-réalisants (« X vivra,

vaincra...), le futur de la déclaration d'intention, invalidé par l'histoire, fait entendre la vaine clameur des bonnes intentions dont l'enfer est pavé.

La reconnaissance de l'acte véhiculé par un énoncé repose donc sur une bonne appréciation des circonstances de son énonciation, elle combine à la compétence linguistique une compétence « encyclopédique ». Mais on a vu s'interposer une étape capitale : la *reconnaissance du statut générique de l'énoncé*, ici le titre d'une pièce de théâtre, avec son caractère symbolique et programmatique.

2. Le profilage des genres et l'énonciation littéraire

On interprète selon les genres. Relayant Bakhtine (1984), Maingueneau (1998 : 29) le rappelle :

Chaque énoncé possède un certain statut générique, *et c'est sur la base de ce statut que nous le traitons*³ : c'est à partir du moment où nous identifions un énoncé comme une affiche publicitaire, un sermon, un cours de langue vivante, etc. que nous pouvons adopter à son égard l'attitude qui convient.

La mise en place d'un cadre énonciatif est un des éléments stabilisateurs des grands types de discours qui informent les genres ; et à leur tour les genres permettent de reconnaître l'enjeu d'une énonciation. Cette articulation des données énonciatives à une visée pragmatique constitue aujourd'hui une approche consensuelle, banalisée en linguistique française. En revanche, considérer cette articulation dans une *pragmatique unifiée*, du discours réputé « ordinaire » au discours perçu comme « littéraire », n'est pas encore acquis. La position intégrative que je défends, tire les conséquences d'une conception progressive de la stylisation du discours⁴. Il s'agit de dépasser le repérage local des traces énonciatives, pour une acception plus englobante de l'énonciation comme démarche d'appropriation du langage à un projet communicationnel. Ici se dessine la spécificité de l'énonciation littéraire.

Faut-il l'assimiler à une énonciation fictionnelle ? L'alternative réel vs fictionnel fonde massivement l'opposition entre le discours ordinaire, en prise sur la vie, et le discours littéraire qui « scénographie » une situation de communication, c'est-à-dire la crée, et la valide au fur et à mesure qu'il la crée⁵. Mais cette opposition, trop massive

³ C'est moi qui souligne.

⁴ Une « diagonale du style » (Jaubert 2007) figure ce processus p. 47-62.

⁵ Maingueneau (1993)

justement, fait oublier que l'effet de « fiction », littérisant, n'est pas seulement affaire de contenu. Un « décalage pragmatique » (Jaubert 2013) lié à l'émergence d'une visée esthétique induit un sentiment d'éloignement de la réalité. Je définis le décalage pragmatique comme *une substitution d'intérêts* déclenchée certes par un dédoublement du circuit communicationnel, avec la création d'un circuit imaginaire, mais également par une nouvelle finalité du discours attachée à des formes requalifiées. L'image de l'énonciation décalée apparaît bien comme un préalable à la lecture pragmatique (Jaubert 1990 : 7-89).

Or le repérage générique, indispensable à notre activité interprétative, est aussi nécessaire à la qualification des formes : telles expressions, telles constructions, difficilement acceptables dans un genre, sont acceptées dans un autre qui n'a pas le même horizon d'attentes. Prenons l'exemple simple de la flatterie : l'inflation verbale, les hyperboles y sont normalisées, la loi de sincérité y est suspendue, l'allocutaire sait qu'il ne doit pas vraiment croire les compliments prodigués, qu'il apprécie néanmoins. C'est le principe de *l'adhésion clivée*.

Ainsi l'énonciation prend-elle en charge l'activité de langage dans ses conditions comme dans ses intentions. Elle apparaît comme littéraire lorsqu'elle s'écarte de la communication banale, dans le prolongement des autres actes de la vie. L'intérêt que nous lui portons est un intérêt « désintéressé », la parole ici ne sert pas à « effectuer une opération finie, et dont la fin est située quelque part dans le milieu qui nous entoure » : ce propos de Valéry sur le poème, « fait expressément pour renaître de ses cendres et redevenir indéfiniment ce qu'il vient d'être » (1965 : 1331), est vrai de l'œuvre littéraire en général : les pôles de la « communication » perdus de vue, sont réactivables à chaque lecture. Pareille *autonomisation* par rapport à une source tient au sentiment d'une langue autre que Bally (1965 : 61) imputait déjà à une substitution d'enjeux :

Il est temps de ne plus considérer la langue littéraire comme une chose à part, une sorte de création *ex nihilo* ; elle est avant tout une transposition spéciale de la langue de tous ; seulement les motifs biologiques et sociaux de cette langue deviennent motifs esthétiques.

Loin d'une présumée dépragmatisation, une demande de reconnaissance spécifique se dessine : le discours littéraire est fait d'œuvres qui doivent être reconnues comme telles. Événements du monde « au même titre qu'un tableau, qu'une symphonie », disait Molinié (1991 : 84-85) pour qui « l'acte verbal caractérisé comme

littéraire est perlocutoire ou rien ». L'effet perlocutoire passe par le sentiment d'une *parole requalifiée*, porteuse *en soi* d'une demande de place dans la Cité des lettres.

Références

- Austin, J.L., 1970, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil.
- Bakhtine, M., 1979/1984, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Bally, Ch., 1965, *Le Langage et la vie*, Genève, Droz.
- Benveniste, E., 1970, « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* 17, p. 12-18.
- Biraud, M., 2004, « Etablir les valeurs illocutoires des interjections du grec classique dans les *Oiseaux* d'Aristophane », *L'information Grammaticale* 101, mars 2004, p. 44-49.
- Biraud, M., 2005, « Les usages du connecteur concessif *empês* dans *l'Odyssée* : de la mention d'une pluralité de points de vue au dialogisme implicite », *Gaia* 11, p. 53-82.
- Biraud, M., 2005, « Les citations homériques de Nicératos au chapitre IV du *Banquet* de Xénophon : ruptures de la cohérence conversationnelle, ou cohérence méconnue? », in *Cohésion et cohérence, études de linguistique textuelle*, A. Jaubert éd., Paris : ENS éditions (collection *Langages*), p. 99-111.
- Biraud, M., 2008, « *Empês* dans *l'Iliade* : le connecteur de toutes les relations de concession », in *Dialogisme et concession. Les connecteurs concessifs à l'épreuve des corpus*, S. Mellet éd., Bern : Peter Lang, p. 249-276.
- Jaubert, A., 1990, *La Lecture pragmatique*, Hachette, HU.
- Jaubert, A., 2007, « La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue », *Pratiques* 135-136 dirs. A. Petitjean et A. Rabatel, p. 47-62.
- Jaubert, A., 2013, « Littérarité, style, et décalage pragmatique », *La Littérarité des belles-lettres* (dir. Cl. Badiou-Monferran), Paris, Classiques Garnier, p. 225-239.
- Maingueneau, D. (1993), *Le contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod.
- Maingueneau, D. (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- Molinié, G. (1991), *La stylistique*, PUF Que Sais-je ?
- Searle, J.R. (1972), *Les Actes de langage*, Paris, Hermann.
- Strawson, P.F., 1970, « Phrase et acte de parole », *Langages* 17, p. 19-33.
- Valéry, P., 1965, *Poésie et pensée abstraite*, *Œuvres*, T. I, Paris, Gallimard, Pléiade.